

Aux alentours de l'an 1205, alors qu'il chevauchait dans la région d'Assise, le futur saint François croisa la route d'un lépreux... Horreur et dégoût lui prenaient le cœur, lui montaient dans la gorge, lui faisaient se boucher le nez lorsqu'il voyait, habituellement, ces pauvres malheureux. Cette fois-ci, pourtant, saisi par le Christ, désireux d'acter par un geste fort sa nouvelle conversion à Jésus, François descendit de cheval, déposa une pièce dans la main torturée du lépreux et l'embrassa... Il lui avait fallu toute la force de la divine charité pour réussir cette prouesse que nous admirons encore huit cents après...

Dans l'Évangile que nous venons d'entendre, il ne s'agit pas d'un mais de dix lépreux : difformes, défigurés, repoussants. Parmi eux, qui plus est : un Samaritain - un représentant de ce peuple honni, que les Israélites jugeaient vil et déshonoré en raison de ces trop nombreuses accointances avec l'idolâtrie. A leur vue, les gens se détournent, cachent les yeux de leurs enfants, hurlent à grands cris des imprécations afin de les tenir éloignés... Le Christ, lui, ne fait rien de tout cela. Le plus naturellement du monde - comme s'il parlait à ses cousins ou à ses apôtres - il leur dit d'aller se montrer aux prêtres (démarche prescrite par la Loi en cas de guérison). Ni leur visage ravagé, ni la présence du Samaritain ne l'ont décontenancé ou arrêté dans l'élan de sa miséricorde. Le Christ ne sait pas être blessant, le Christ ne sait pas se ranger aux jugements hâtifs et partiels : le Christ ne sait faire que le bien... Saint Pierre qui, sans conteste, est l'un de ceux qui aura le mieux connu Jésus sur la terre témoigne dans les Actes des Apôtres : « il est passé, en faisant le bien ».

C'est pourtant cet homme - cet homme, Fils de Dieu - cet homme qui n'a été que bonté qui est si souvent attaqué, moqué, blasphémé. C'est lui que l'on parodie dans une Cène abjecte devant des milliards de téléspectateurs, il y a quelques semaines ; c'est lui dont on salit ignoblement la mère dans la « une » récente de Charlie Hebdo ; c'est lui dont on casse allégrement les croix - signe de son Amour jusqu'au bout. Pourquoi ? Pourquoi tant de haine ? Certains répondront : « c'est à cause de l'Église ! Elle a été, pendant de longs siècles, puissante, dominatrice, oppressive... C'est un juste retour des choses ! » ... Mais, enfin : outre que cette vision historique est largement contestable, qui pourrait dire que l'Église, en France, en 2024, répond encore à cette description ? Cette Église fragile, cette Église repentante... Cette Église qui, sans question aucune, accepte et fait siens les chiffres pourtant si discutables de la si peu impartiale CIASE... L'Église n'a de cesse d'ôter tout ce qui peut gêner, tout ce qui peut blesser : pour autant, c'est toujours le Christ que l'on blasphème - et avec encore plus d'ignominie.

Pourquoi ? Benoit XVI, avec une lucidité remarquable, nous en donne la réponse lorsqu'il définit ce qu'est la véritable repentance dans l'Église : la vraie repentance, pour l'Église, consiste à enlever de son sein tous les scandales nés de l'histoire, des abus, du péché pour présenter au monde, avec le plus de clarté et de force possible, le seul Scandale qui vaille, le seul dont elle soit dépositaire, le seul qu'elle ait mission de présenter, dans

toute son éclatante nudité, à la face du monde : le scandale de la Croix. Le scandale d'un Dieu qui nous aime et qui nous sauve.

Ainsi, les hommes d'Eglise auront beau se faire tout petits, s'excuser sans cesse et tout excuser ; l'Eglise aura beau se purifier toujours davantage des péchés et des abus de pouvoir de ses enfants (et elle a bien raison de le faire !) : elle ne pourra jamais éteindre une certaine haine - qui est née avant même la création du premier homme et qui perdura jusqu'à la fin : la haine de la Croix, la haine de Dieu qui nous sauve, par amour. Haine et rage de celui qui ne veut pas être sauvé car il vit cette magnanimité, cette délicatesse, cette faveur comme une dépendance insupportable, un aveu de sa propre faiblesse, une injure faite à sa personne. Celui-là ne veut pas de l'amour du Christ car cette bonté l'obligerait, l'inviterait à une conversion qu'il refuse. Il déteste que Dieu lui dise « Je t'aime »... Car il déteste tout simplement que Dieu lui parle : il ne désire écouter que son propre désir.

Si l'on interrogeait les neuf lépreux qui ne sont pas revenus : certains seraient tout penauds devant la révélation de leur ingratitude, d'autres se chercheraient des excuses comme dans la parabole du Grand Roi qui fait un festin, mais les derniers se révolteraient avec amertume : « il nous ennuie ! Qu'a-t-il besoin que nous venions le remercier ? N'avons-nous pas assez souffert ? »... La haine n'est jamais loin de la bonté et la lumière, quand paraît son éclat, souligne l'épaisseur des ténèbres... Voilà pourquoi, quoi que nous fassions, quoi que nous disions, il se trouvera toujours - hélas ! - des hommes pour haïr le Christ miséricordieux qui n'est passé qu'en faisant le bien... Ce ne sont pas nos maladresses ou nos péchés qui font repoussoir mais, bien plus tragiquement : la bonté même de Dieu. Telle est la marque du démon...

Sans aucun doute, il est triste, profondément triste que ce qui fait notre joie la plus haute attise la haine et le blasphème de certains de nos contemporains, qui ont sciemment préféré - pour un temps, seulement, espérons-le ! - les ténèbres à la lumière ... Mais, je vous le dis : quelles que soient les insultes, je préfère sans discussion me placer du côté de ceux qui sont haïs, plutôt que du côté de ceux qui haïssent, du côté de ceux qui sont moqués, plutôt que du côté du rictus abject des blasphémateurs d'opérette, du côté de ceux qui sont offensés par un dessin, plutôt que de ceux qui ont la vulgarité ignoble comme seul crayon. Je préfère être du côté de ceux qui reçoivent avec gratitude la Promesse dont parle saint Paul, plutôt que du côté de ceux qui lui crachent dessus, être au côté du Christ qui guérit les lépreux et les Samaritains, plutôt qu'au côté de ceux qui insultent l'Eglise et les saints. Soyons-en fiers ! Nulle invective, nul mépris, nulle ironie ne nous empêchera, à notre tour : comme le Christ, de faire le bien ; comme le lépreux, de rendre grâce ; comme le Poverello d'Assise, de descendre de cheval, pour aimer le prochain et louer le Créateur pour sa bonté infinie.